FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 25 juillet.)

CHANTEREINE

Par

Georges de LABRUYERE

Quand Mercier la Vendée fut tué, par surprise, dans la forêt de Lorges, la douleur de Georges fut immense. Il donna l'ordre mettre le feu au village où son ami avait été livré; puis, en proie à tous les tumultes d'un sœur bouleversé, il rétracta cet ordre.

Enfin, il n'eut qu'un désir: voir immédiatement Lucrèce—elle seule pouvait apporter quelque adoucissement à son immense douleur.

frère d'armes et de sa fiancée, sous le coup de sa première émotion (1):

Mâchère Tantine,

Je vous écris, l'âme oppressée de douleur. Jonathas (c'était le prénom de Mercier la Vendée, le seul ami que j'avais su ria terre, n'est plus... Il est mort en servant sa religion, son roi et son pays, plein de gloire et de vertu; c'est toute la consolation qui me reste.

Tout ce que vos auriez pu attendre de votre *trop* heureux neveu, attendez-le de moi. Je le nomme *trop* reureux... Hélas! il est maintenant au ciel, et nous restons sur cette terre, malheureux, chargés de sauver tous nos amis.

J'ai le plus grand besoin de parler à Lucrèce elle me connait; qu'elle amene avec elle la petite fille de Jean-Marie. Je regarde comme impossible l'arrivée du jeune Jonathas ici; ainsi, qu'il reste chez lui jusqu'à nouvel ordre, mais que Lucrèce arrive. Encore une fois, elle me connait, et le voyage ne peut l'inquiéter.

Si, à son arrivée, je suis encore *de ce monde*, le porteur la *fera* conduire au lieu que j'habite; quoique la conduite ordinaire puisse trouver quelque chose d'étrange à l'arrivée de Lucrèce ici, qu'elle y vienne! Elle me connait; peut-être est-ce la dernière volonté d'un fière qui mérite tant d'être obéi!..

Encore une fois, malheureuse famille, n'attendez pas de moi la consolation; je perds le seul ami que j'avais sur la *terre*; j'attends Lucrèce... immédiatement.

Chère Tantine, hâtez son voyage; vous n'auriez mal jugé si vous croyez qu'elle ne doit pas le faire. Elle seule peut venir.

Salut et respect.

(L'INCONSOLABLE.)

Malgré le ton pressent et douloureux de cette missive, Lucrèce ne vint pas.

Sa famille recult devant les périls du voyage. Non qu'elle doutât de la loyauté de Georges et des respects qu'il saurait avoir pour sa fiancée, pour la sœur de son ami *mort*, mais était-il prudent de laisser partir pour un tel voyage, dans ce pays livré aux pires horreurs d'une guerre implacable, une telle jeune fille sans force et sans défense?

(1) Georges Cadoudal et la Chantereine, par son neveu Georges de Cadoudal, ausien conseilles général du Morbihen.

Georges sen conçut un désespoir fou. Il ne la revit jamais.

Quant à elle, elle prit le voile, et elle mourut en 1851, au couvent des Ursulines de Château-Gontier, en pressant sur ses lèvres un précieux reliquaire où étaient enfermés les preux souvenirs de son formidable fiancé.

Elle tient en dépit de cette passion qu'il avait encore au cœur, et qui fut la seule de sa vie. Georges ne pouvait se réfréner d'être ému et troublé par [illegible] amour qui lui avait voué la petite Nivôse et dont l'aveu, plus d'une fois à Ernstdie la jeune fille, était monté jusqu'à lui.

Il lut longuement le message de Chantereine, et le déchiqueta ensuite, en fille prudes, pour qu'on n'en pût retrouver la trace.

Puis, pendant tout le reste de la journée, l'ancien [illegible] médita, ressassant dans sa mémoire tous les événements de sa fugitive existence.

Et, sans s'arrêter désormais sur le sort de sa femme ou le sien, il songea à la *mort*, à cette mort qu'il savait toute proche, à cet échafaud où il allait monter comme sur un pavois.

La nuit vint.

Son geôlier, Deschamps, lui apporta son repas du soir qu'il mangea du meilleur appétit, insoucieux de sa destinée de sa vie, dont le sacrifice était fait de longue date.

Il essaya d'interroger le guichetier sur la façon dont lui avait été remis le billet de Marie Caron.

Mais, dès les premiers mots, Deschamps posa un doigt sur sa bouche, et, d'un signe de tête, lui indiqua le couloir sur lequel la porte était restée entr'ouverte.

Georges comprit qu'il pouvait être entendu, et n'insista pas.

Quand il eut fini de manger, le *guichetier* ramassa les plats, les enveloppa d'une serviette et s'apprêta à se retirer.

Mais, au moment de fermer la porte, il eut une *pantomime* qui voulait dire:

—Couchez-vous sur votre lit, et attendez...

Les verrous grincèrent, les pas de l'homme qui s'éloignait se perdirent dans le couloir.

Georges se mit à genoux et fit une longue prière.

Quand ce fut, fini, il se releva, fit encore quelques pas dans sa cellule; puis, pour obéir à la muette recommandation de son géôlier, il s'allongea sur sa maigre couchette et, les bras repliés sous la tête, le *regard perdu* dans l'obscurité de sa cellule, il attendit.

Tout d'abord il rêva, *tout éveillé*, se demandant comment avait pu s'y prendre Chantereine *pour se ménager* des intelligences dans la prison et de quelle façon elle arriverait jusqu'à lui.

Les heures sonnèrent, se rattachant lentement, s'envolant comme de lourds oiseaux de nuit, à travers le silence qui planait sur l'antique forteresse.

Quelques minutes après neuf heures, ses yeux se fermèrent, et, incapable dans son immobilité forcée de lutter contre le sommeil, il s'assoupit...

L'horloge de la prison sonna dix heures—*l'heure prescrite*—sans qu'il s'éveillât.

Mais bientôt une toute petite lueur filtra à travers ses paupières fermées.

Il ouvrit les yeux, et sans qu'aucun bruit se fût produit, il aperçut, à la faible lumière d'une petite lanterne qui perçait la nuit comme un œil, Chantereine, debout, à l'entrée de la cellule...

XXVI

UN REVENANT

La jeune fille demeura près d'une heure dans la cellule du général. Et pendant cette heure il ne fut question d'autre chose, entre eux, que de la Corse et des moyens de la servir encore.

Assis tous deux auprès de la petite table qui composait avec deux chaises, tout le mobilier du lieu, ils causèrent à voix basse, sous le faible rayon de lumière projeté par la lanterne, et qui les faisait à deux ombres.

La *petite Nivôse* soumit à Georges un grand projet qu'elle avait en tête.

Après bien des résitations—car il naissait d'une telle nouvelle, d'un effort encore, et il croyait sa destinée bien close, désormais,—il finit par accepter et autorisa la jeune fille à agir.

Aussitôt cette probation obtenue, Chantereine se leva.

Dans la pénombre, ses yeux brillaient d'une flamme de volonté et de *sacrifice*.

—C'est bien, maître, dit-elle, avant quarante-huit heures vous aurez de nouvelles.

Et elle tendit son front, où Cadoudal mit un long baiser, paternel et tendre.

Puis elle frappa trois coups légers contre la porte de la cellule.

La porte s'ouvrit et Deschamps reparut.

Chantereine suivit le guichetier qui, à travers les couloirs et les escaliers, la reconduisit au pavillon du [illegible]

La foule tremblante, attentive au moindre bruit, la petite Jenny attendait.

Quand elle vit apparaître son amie, suivie de Deschamps, elle quitta la porte où depuis une heure elle était avec anxiété tout mouvement qui se serait produit dans la chambre, elle fit quelques pas au-devant d'elle et jeta à voix basse:

—Enfin, te voilà! tu es restée bien longtemps!

—Il le fallait, répondit Marie Caron.

—Viens vite, maintenant, j'ai si peur que père ne s'éveille...

Et elle l'entraina dans la maison, tandis que Deschamps regagnait la prison.

Bientôt, les deux jeunes filles, enfermées dans la chambre de Jonny, respirèrent à l'aise.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Oh! merci, merci, ma chérie, dit *Chantereine*, *jamais je n'oublierai* le service que tu viens de me rendre!

—J'ai eu bien peur répéta la fille de Fauconnier. Si mon père nous avait surprises, nous étions perdues!

Elle montra à son amie un matelas qu'elle avait étendu par terre.

—Couche-toi là, dit-elle, et ne parlons plus, père pourrait nous entendre. Demain, pendant qu'il fera sa première ronde du matin, tu partiras par la grande porte. Le concierge te connait, il ne songera pas à s'inquiéter de te voir sortir du *Temple à cette heure*.

Chantereine obéit.

Elle s'étendit, toute vêtue, sur le lit improvisé, tandis que Jenney Fauconnier se glissait dans le sien. Mais, toute hantée des graves choses, que seule, enfant sans force et sans soutien, elle allait tenter d'accomplir, elle ne put dormir, et, quand les premières lueurs de l'aube vinrent frapper ses yeux grands ouverts, elle était prête à partir.

Elle guetta les bruits de la prison, entendit la voix de Fauconnier appelant les guichetiers au rapport, et bientôt elle perçut le bruit de leurs pas qui s'éloignaient dans la direction du *donjon*.

Alors, sans réveiller Jenny qui dormait profondément, après un long regard à travers le carreau de l'*étroite meurtrière*, d'où s'apercevait le bâtiment où Georges était enfermé, elle descendit à pas de loup l'escalier, gagna, en se glissant le long l'un mur, le grand portail de la prison, et se fit reconnaitre par le concierge, qui sans difficulté lui ouvrit la petite grille, accolée à la grande, par où l'on accédait à la rue du Temple.

Tout de suite, sans hésitation, sûre de son but, elle tourna à gauche. Mais, en face même de l'angle du haut mur de la prison, elle se jeta dans la petite rue Philippeaux, marchant à pas *menus*, mais *rapides*, tout à fait réhabituée maintenant à l'usage de ses jambes, si longtemps captives.

Elle tourna à droite dans la rue de la Croix, longea le *chevet* de l'Eglise Saint-Martin-des-Champs, prit à gauche, par la rue du Vertbois, redescendit pendant une centaine de mètres la rue Saint-Martin, et enfila la rue Guérin-Boisseau.

Un nouveau crochet lui fit descendre un petit morceau de la rue Saint-Denis; puis, par la rue Thévenot, elle gagna celle du Petit-Carreau, ne fit que la traverser pour s'engager, subitement, dans la tortueuse et étroite petite voie conque Montorgueil à la rue Montmartre alors sous l'appellation de rue du Bout-du-Monde et qui reliait la rue...

Là, elle s'arrêta, jeta un coup d'œil autour d'elle et parut s'orienter.

La ruelle, à cet endroit, formait un coude prononcé. Dans l'angle rentrant de ce coude, une petite porte à hauteur de taille et à claire-voie donnait accès dans le corridor d'une gothique masure où se lisaient, à moitié effacés, des caractères d'enseigne.

Avec un peu d'attention, Chantereine parvint à *deconstituer* les mots et put lire: Hôtel du Pas-de-Calais et des Patriotes du Nord.

—C'est bien là, fit-elle entre ses dents.

Et sans hésitation, résolue, toute sa frêle personne tendue sous l'action de ses nerfs d'acier, elle poussa la petite porte qui roula au bruit de sonnette fêlée.

Dans l'étroite allée, à demi obscure, aux murs suintants, où traînaient des relents d'humidité et de moisissure, elle s'efforça de trouver le pied de l'escalier.

Elle n'y pouvait réussi ret allait prendre le parti d'appeler quand, tout à coup, à l'extrémité du boyau, une grosse femme, couverte de haillons d'une malpropreté repoussante, apparut et lui demanda d'une voix rogue, en l'enveloppant d'un regard méfiant:

Qu'est-ce que vous voulez, vous?

Vous êtes la patronne de cet hôtel? demanda Chantereine sans se troubler.

—P'têre ben qu'oui... Qu'est-ce que ça peut vous faire?

—Cela me fait beaucoup, madame, car je désire parler à l'un de vos locataires.

—Dites donc, vous, la mijaurée, répond la matrone d'un air mauvais, ça vous safirait-il la bouche de m'appeler citoyenne?

—Ar pardon, (cit-yenne), s'empressa de dire Chantereine, vous avez raison; la langu m'a fourché.

—Il fut un temps où ça vous aurait coûté cher, ce mot-là, ma petite, reprit la vieille en grommelant; mais parait, maintenant, qu'c'est la mode de reparler comme avant la Révolution, et qu'on est en train de d'devenir ce qu'on était avant... Malheur, va!...

Et la grosse femme eut un geste de menace.

Puis, ramenant son regard plein de méfiance vers la jeune fille, dont la beauté, l'air modeste et comme il faut semblaient exciter au plus haut point sa fureur jalouse, elle reprit:

—Et comment qu'y s'appelle, mon locataire, à qui qu'vous voulez parler?

—Le citoyen Mulot.

—Mulot?... Connais pas!... fit la mégère, dont le visage prit soudain un air menaçant et cruel qui eût fait fuir moins résolu que la fille de Caron.

—Pourtant, citoyen, répartit-elle sans se troubler, je suis bien sûre que le citoyen Mulot *habite ici*...

Et elle ajouta, baissant la voix:

Je viens de la part d'Héloïse.

A ces mots, le visage de la vieille changea d'aspect.

D'une voix relativement adoucie, elle reprit:

—Fallait donc le dire tout de suite.

—Mais, citoyenne, vous ne m'en avez pas laissé le temps...

—C'est bon, c'est bon. Le citoyen Mulot est chez lui, vous pouvez monter. C'est au deuxième, la première porte. Y a un pied de biche. Vlà l'escalier...

Et, s'étant retournée, elle montra à Chantereine quelques marches disloquées et grandes qui s'amorçaient dans l'étroite cour de cette hôtellerie peu engageante.

—Je vous remercie, citoyenne, dit Marie Caron.

Elle passa, se dirigeant vers l'escalier, sans plus faire attention à la vieille qui la regarda gravir les degrés en marmonnant d'inintelligibles récriminations.

A Continuer.

ELECTION D'OFFICIERS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DE LA LOUISIANE.

Le 17 Janvier le Louisiana Historical Society a fait le choix de ses officiers. Ils furent tous élus à l'unanimité M. Gaspard Cusachs, président; M. John Dymond premier vice-président, M. William Kernan Hart, deuxième vice-président et Jane Henry Benchman troisième vice-président; Mademoiselle Grace Kunz, archiviste; M. Rosspeck Bonin, secrétaire et bibliothécaire, M. William de Hart, trésorier.

75ème ANNIVERSARIE DE LA SOCIETE FRANCAIS DE B. A. M.

Les Directeurs et Sociétaires sont prévenus que les billet de Bal de Dames peuvent se procurer à la Pharmacie de l'Avenue de 8 heures du matin à 2 heures de l'après midi.

A. J. BONNEMES,
Secrétaire.

"BUREAU OF MARKETS" OUVERT A LA NOUVELLE ORLEANS SOUS LA DIRECTION DE M. L. MEYER.

Le Département de l'Agriculture des Etats Unis vient d'établir à la Nouvelle Orléans une branche du "Bureau of Markets" qui sera dirigée par M. Leo Meyer. Ce bureau sera un bureau de publicité où l'on publiera tous les jours les cours de tous les marchés du pays montrant la valeur des fruits et des légumes. Cette information comprendra les pommes, les choux, les raisins, les pommes de terre, les fraises, la laitue, et autres légumes de la Louisiane. C'est l'intention de ce département d'aider le fermier autant que possible et de l'assister à vendre ses produits avec plus d'avantage. Les cours du marché seront envoyés à tous ceux que cela intéressera sans aucun frais.

M. Meyer est très anxieux de rencontrer tous ceux qui sont intéressés ou des informations de ce genre et qui ne peuvent que faire du bien aux fermiers l'état. Pour plus d'informations il faut s'adresser: United States Department of Agriculture, Bureau of Markets, 314 315 Metropolitan Bank Building, New Orleans.

INJECTION BROU

Le traitement logique.
Direct—Prompt—Efficace
Pour la
MALADIE LA PLUS REBELLE
En vente chez tous les Pharmaciens.

"L'endroit où L'on Mange"

COMUS RESTAURANT

135 RUE ST. CHARLES
715 RUE COMMUNE

Consulat Général de France

307 RUE IBERVILLE.

(Ouvert de 9 heures à 3 heures, Samedi de 9 heures à Midi.)

Le Gérant du Consulat Général a l'honneur de porter à la connaissance des personnes dont les noms suivent, qu'avant d'importantes communications à leur faire, il leur serait reconnaissant de se présenter en personne au Consulat Général, ou de lui envoyer leur adresse par la poste:

Arraguet, Bonifacio
Baylot-Laclotte, Jean Narcisse,
Bourdet, Jean
Casanonne, Pierre
Cassière, Maximin,
Cazaurang, Romain dit Minvielle,
Coustaline, Paul
Couste, François
Etchart, Dominique
Frechou, Jede (Enfants de)
Gine, Bertrand
Gidon, Jean Marie,
Lapeze, Jean
Leveque, Gaston
Loustalot, Jean
Mazou, Jean
Pallengat, Jean
Parmentier, Henri Victor Marie
Pedegaigts, Edouard Auguste
Pedegau-Seignouret, Jean Jacques
Seriman, Jacques
Taillacq, Jean
Affiants, Jean Pierre,
Andins, Bernard
Arans, Gratien
Arians, Jean
Babbi, Armand
Bergeron, Jean
Bouchet, Lucien
Garrica, Jean
Carriebaburu, Pierre
Errecart, Martin
Falka, Pierre
Fourcade, Etienne Louis,
Grussante, Pierre
Ihiteaque, Pierre
Iriart, Gratien
Lacroix, Jean
Larran, Martin
Methoola, Jean
Pecastaing, Jean Cecile,
Pees, Lalanne Gervais,
Piarrot, Eugene Jean
Pissan, Pierre
Poulit, Jean Marie,
Uharriet, Martin

TRÈS AFFAIBLIE ET NERVEUSE

Dit cette dame qui soutenait une famille de quatre personnes. — Lisez son récit à propos de Cardui.

Tallapoosa, Ga.—Mme Sallie Eidson de cet endroit, écrit: "Ma santé était très mauvaise: j'étais affaiblie, nerveuse, j'avais des évanouissements, des étourdissements, et des palpitations de cœur. J'étais ainsi affligée pendant mes périodes de . . . . . J'étais bien embarrassée, car pendant 7 ans je travaillais dans un hôtel, après la mort de mon père, et j'avais à soutenir une famille de quatre personnes. Ayant parcouru l'Almanac D'Anniversaire," je me décidai à essayer Cardui. Cela m'a fait beaucoup de bien. Je suis persuadée que ce remède agira exactement selon les recommandations. Après avoir consommé trois ou quatre bouteilles, le mieux se fit en moi. Dès lors, je commençais à me rétablir en santé et en force. Je pris, en tout, neuf bouteilles. C'était la première fois que je me servais de Cardui. Je ne pesais que 108 livres, et je suis arrivée à 122. Je me sentais tout autre.

Auparavant il m'était impossible de dormir; j'avais recours au massage, tellement j'étais nerveuse et engourdie. Tout cela a disparu dès que je me servis de Cardui.

L'efficacité d'un remède est constaté invariablement par les résultats obtenus de son usage actuel. Le meilleur témoignage du mérite de Cardui se trouve dans les milliers de lettres de reconnaissance reçues par nous de personnes qui ont fait usage de Cardui.

Si vous souffrez des maux particuliers à la nature féminine, essayez Cardui, le tonique souverain des femmes." Adv.

CONDITIONS DE GUERRE ET LE SERVICE DE TELEPHONE

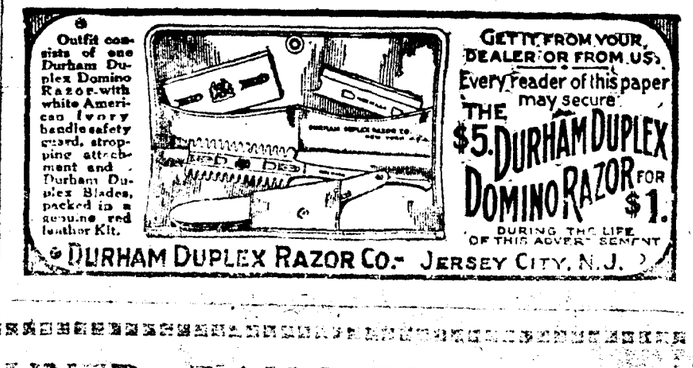
Parmi les conditions imprévues qui nous ont été imposées par la guerre, est la nécessité au point de vue pratique, de suspendre le développement commercial de nos affaires.

Ayant à faire face à une augmentation inaccoutumée dans l'usage du téléphone, et une forte demande pour un service nouveau et additionnel, il nous est impossible d'accepter ou de remplir les demandes qui nous sont faites, à moins de faire subir des délais indéfinis, à nos clients.

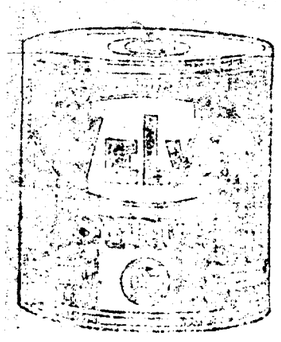
Cette situation est due à l'importance de conserver notre matériel, afin que les demandes faites par le gouvernement pour la guerre puissent être remplies promptement n'importe où et à n'importe quel moment.

T. BARTON BAIRD,
Gérant du District

Cumberland Telephone and Telegraph Co.



UN DÉJEUNER RAISONNABLE—



De bonnes gaufres, un verre de lait et du SIROP VELVA. Une nourriture saine, agréable au goût et rafraîchissante. Donnez aux enfants tous les jours des tartines de *Sirop Velva*. C'est une nourriture raisonnable et économique —demandez à votre épicier le prix en caisse.

Penick & Ford, Ltd.
Les Plus Grands Fabricants de Sirops et de Mélasse du Monde
NOUVELLE ORLEANS, LNE.

Toute ménagère économe sait que le nom Penick et Ford veut toujours dire le meilleur en son genre 19 ans de supériorité.

MATHEY-CAVILLE

Le modèle [illegible]

Pendant plus d'un demi-siècle, les médecins européens les ont prescrites et elles ont obtenu des résultats excellents. Dans toutes maladies provenant des écoulements urinaires elles agissent promptement et complètement. Chez tous les pharmaciens. CLIN & CIE, Paris

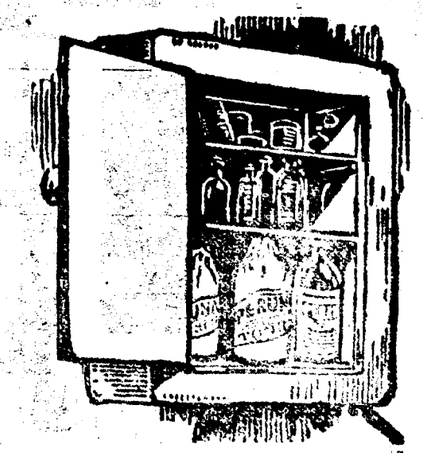
E. FOUGERA & CO. INC., New York.

Pour Toute la Famille le Coffre de Médicaments

Il faut que le coffre de médicaments contienne de bons remèdes pour les rhumes, les toux, les affections catarrhales.

Des remèdes pour les troubles digestifs, le manque d'appétit, etc.

Il doit aussi contenir un bon tonique pour rendre les forces après la maladie, pour aider à surmonter les troubles nerveux. Ces trois genres d'afflictions nerveuses sont intimement reliés les unes aux autres. Un bon médicament les traitera toutes avec succès.



Le PERUNA Est Indispensable

C'est le seul médicament qui guérit toutes ces différentes afflictions, le seul médicament qui ait acquis une place dans les foyers américains après un service de quarante-cinq années.

Le Péruna assure votre vie. Il a mis en déroute des maladies sérieuses et a guéri des catarrhs datant de plusieurs années.

Dans sa forme liquide, il s'est fait un nom par son seul mérite et en forme de pastilles des milliers de personnes s'en servent et sont soulagées de suite.

Le Manalin est un autre remède indispensable. C'est un laxatif remarquable et un tonique pour le foie. C'est un médicament idéal parce qu'il est efficace, léger, et agréable au goût, et parce qu'il surmonte les difficultés sans en créer d'habitude. Quand on s'en sert d'une façon raisonnable il règle les intestins. Dans sa forme liquide on s'en sert depuis presqu'aussi longtemps que le Péruna et en forme de pastilles il est délicieux au goût, facile à prendre, sûr pour les malades et les enfants et agit promptement.

Ces médicaments sont des modèles dans des milliers de familles. Leur mérite leur a valu leur succès.

LA COMPAGNIE DE PERUNA, - - - - - - - - - Columbus Ohio.